

N° 34. — TOME VI.

10 JANVIER 1893.

PRIX : SOIXANTE CENTIMES

ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES

PUBLIÉS BI-MENSUELLEMENT

Quatrième Année — Deuxième Période

SOMMAIRE :

AVERTISSEMENT.

Paul Adam : *Critique des Mœurs.*

Konrad Alberti : *La Jeune France.*

Paul Claudel : *Chant à cinq heures.*

Pierre Veber : *La Légende de Rothschild.*

Paul Adam : *Dieu.*

Henri de Regnier : *Notes dramatiques.*

Gabriel Fabre : *Notes sur la musique.*

Bernard Lazare : *Les Livres.*

B. L. : *Revue des Revues. — Memento.*

PARIS

ERNEST KOLB, ÉDITEUR

8, RUE SAINT-JOSEPH, 8

ENTRETIENS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

Paraissant les 10 et 25 de chaque mois

ABONNEMENTS

	UN AN	SIX MOIS
PARIS	10 francs	6 francs.
PROVINCE	12 francs	7 francs.
UNION POSTALE	14 francs	8 francs.

Le numéro : 60 centimes

COMITÉ DE RÉDACTION

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN — HENRI DE REGNIER

BERNARD LAZARE — PAUL ADAM

Pour tout ce qui concerne la Direction, la Rédaction et l'Administration, s'adresser à l'Éditeur, Ernest KOLB, 8, rue Saint-Joseph, Paris.

AVERTISSEMENT

Il y a six mois, en ouvrant le cinquième volume des Entretiens Politiques et Littéraires, M. F. Vielé Griffin informait nos lecteurs que la Revue allait subir une transformation.

Socio-politiques avant tout, les Entretiens voulaient faire une plus large place à l'Art dans son expression absolue, c'est-à-dire aux poèmes en vers ou en prose. Ils voulaient aussi s'ouvrir aux hommes d'art et de science et ne se point spécialiser.

En prenant la direction et l'administration des Entretiens nous ne pouvons qu'adopter semblable programme, et c'est pour ouvrir la porte plus grande aux bonnes volontés, que les Entretiens deviennent, à partir de ce mois-ci, bi-mensuel.

Désormais, la Revue paraîtra le 10 et le 25 de chaque mois. On y trouvera, à côté des articles habituels, critiques, philosophiques ou sociologiques, des œuvres de pure imagination, et le développement matériel des Entretiens leur permettra de publier des romans, ce qu'avait interdit jusqu'à présent leur périodicité à long intervalle.

LX
1904
21

Cependant, si les Entretiens prétendent à la diversité, ils ne veulent pas incliner à l'éclectisme. C'est un même sentiment d'art qui jusqu'à ce jour a animé les rédacteurs de cette Revue, ce sont aussi de semblables opinions sociales qui les ont poussés : ces sentiments et ces opinions, les Entretiens les représenteront toujours. Si parfois on trouve contradictoires les idées émises par divers collaborateurs, la contradiction ne sera en réalité qu'apparente, elle viendra des dissemblances formelles qui peuvent exister entre les écrivains. Mais ce sont ces dissemblances qui font le caractère de l'Individu, de l'Individu qui nous fut et nous sera toujours sacré. Nous les conserverons donc précieusement, et ainsi cette revue sera à la fois une et diverse. C'est d'ailleurs son ambition.

L'ÉDITEUR.

CRITIQUE DES MŒURS

Que le relent de M. Constans ou l'haleine du comte de Paris aient animé le clairon qui annonce la honte panamique au monde, importe-t-il de le savoir? Apparemment l'un et l'autre de ces hommes célèbres poussèrent, monnaie en main, les teneurs de propos à rédiger leurs informations dans les gazettes. Et, chose risible, ce qui ne déconsidérait pas les gens alors qu'on se bornait à le dire, les jette incontinent à terre dès que la parole se fixe dans les colonnes du journal.

Depuis quatre ans nul n'ignore rue Drouot à la Madeleine, aux Champs-Elysées dans la plaine Monceau, les misères humaines dénoncées bruyamment, en ce dernier décembre; il y était devenu banal de déclarer que les neuf mille francs de l'indemnité parlementaire et le prix des mauvais articles publiés ici où là expliquent mal comment tel opportuniste poupin entretient des hétaïres réjouissantes dans de confortables boudoirs, ou comment tel tombeur de ministères s'offre des fêtes décorsetées en compagnie héraldique. Après l'émission de Lesseps, la fille d'un radical important fut beaucoup demandée en mariage, tant l'on comptait sur une formidable dot. Aux dernières extrémités, par malheur, il demeurait acquis que le pot-de-vin avait été bu hors de la famille, et les prétendants s'excusaient. Cette accorte comédie

donna de la joie au boulevard pendant de longues semaines. Mais Joseph Prud'homme, citoyen et franc-maçon, ne connaît pas les égayantes aventures. Voici qu'on le renseigne.

Le fatras d'accusations et de démentis accumulés dans les quotidiens, ces semaines-ci, laisse la vérité dans une bouillie noire. Impartiallement, nettement, ne siérait-il pas de reconstituer, selon le laconisme d'un fait divers, cette épopee d'escroquerie, et de la produire en épreuve claire ? L'opinion s'en réjouirait peut-être. Nous l'essaierons donc avec la sérénité du spectateur un peu fin qui se garde de juger la pièce sur les tirades et goûte plutôt la pensée des auteurs que son expression dramatique fatidiquement mensongère.

Il y a quelque temps déjà, la justice découvrait qu'un juif nommé Arton, fort connu dans les clubs et les boudoirs chers, allait vers la banqueroute frauduleuse. Sur la plainte des dupes, le parquet opéra. La banqueroute se compliquait de vols si audacieux qu'on décida immédiatement de mettre à Mazas le brasseur d'affaires. A l'heure même où les agents arrêtaient un fiacre pour accomplir cette formalité, des emissaires du gouvernement accoururent chez la Dame aux balances, et la supplièrent de ne point perpétrer la gaffe. Arton tenait en main d'innombrables preuves de la participation parlementaire à ses tentatives de fortune. Les plus grands noms de la République pareraient, avec le sien, le rôle des assises ; car le spéculateur malheureux gardait soigneusement ses paperasses en garantie. Il estimait raisonnable que ceux-là dont il avait fraternellement gonflé les portefeuilles lui assurassent du moins la libre circulation de son individu.

La Dame aux balances renqua son glaive demi-tiré et se servit de son emblème pour jouer à l'escar-

polette en sifflotant des airs patriotiques. Arton partit en voyage ou du moins il cessa de parader parmi les luxes et les joies de la capitale. Les filles publiques à cinquante louis le consolèrent et le cachèrent dans leurs vases de toilette qu'il avait d'ailleurs payés de la poche des humbles pontes.

Certains magistrats mécontents du ministre parlèrent-ils à l'oreille de l'opposition, ou M. Constans, qui sait tout, jugea-t-il propice le moment de déconsidérer ses anciens complices lâcheurs. Les feuilles publiques crièrent soudain : « Au voleur ! » et, fort habilement, abandonnèrent Arton pour envelopper dans l'attaque la bande du Panama qu'il avait beaucoup aidée de son industrieux génie.

Les révisionnistes reprirent leur œuvre de 1889, M. Delahaye escalada la tribune. On parla d'un registre à souches déposé chez M. de Reinach. Aussitôt ce baron fut ravi à la douceur de vivre.

Cela causa de la stupeur. En vain voulut-on propager les bruits de congestion cérébrale, d'empoisonnement par l'atropine. Cornélius Herz, sachant qu'il avait vendu à l'Allemagne le secret de la poudre de guerre, avait prétendu, à ce que dirent quelques-uns, le faire chanter pour neuf millions.

M. de Reinach n'eût point trouvé la somme, et, nayré de pouvoir déplaire à l'opinion, se fût alors courageusement intoxiqué.

L'invraisemblance de l'hypothèse choqua. Le baron de Reinach se moquait un peu de l'estime publique. Quant au fait de paraître en justice, il était sûr d'envelopper dans ses dépositions des complices si notables, si commandeurs ou grand croix de Légion d'honneur, si grands Français et si ministres, que les magistrats les ménageraient à l'extrême. Le suicide ne s'imposait pas.

Dès lors il demeurait en belle évidence que certaines personnes avides de récupérer le registre aux souches compromettantes avaient facilité la sortie définitive de l'argentier.

Le vol se panachait de meurtre. Brusquement la victime fut enfouie en province. On espéra que le corps y pourrirait plus vite. Les alcaloïdes s'assimilent promptement à l'organisme. Le constat de leurs traces devient impossible dans les tissus de l'animal mort. Les médecins légistes consacrés par le Pouvoir n'appelleraient évidemment pas le miracle scientifique capable de nuire à la version officielle,

Cependant on reconstitua le thème du drame. M. de Lessepset ses amis s'étaient, lors des émissions, entendus avec le baron, pour acheter le parlement à forfait. Contre telle somme une fois remise en ses mains, M. de Reinach se chargeait de fournir, à date fixe, une majorité en excellent état, apte à penser selon les besoins de l'entreprise. La Compagnie paya d'avance.

Le malheur fut que l'intermédiaire se jugea digne d'une commission considérable. Il lésina sur les prix, négligea d'acquérir les consciences trop chères, et grossit outre mesure sa part de courtage. La chose se facilitait par l'apparence de décorum qu'il convenait de servir au public. Les marchés se devaient conclure mystérieusement du bailleur au preneur, avec, parfois, l'indispensable intrusion d'un discret homme de paille. Par suite, nul contrôle de la compagnie. Le baron abusa vraiment de ses avantages.

Ainsi M. Floquet se plaint de n'avoir jamais reçu la moitié des sommes que la prévoyance du Panama attribuait à sa haute influence et, à sa grande réputation de probité. M. Andrieux se porte garant de ce dol inqualifiable.

Certes l'accaparement total des parlementaires

était une opération autrement facile à conduire que l'accaparement des cuivres. L'un et l'autre ont raté cependant. Dans le cas des métaux on ne pensa point à prévoir que les fabricants de machines s'approvisionneraient chez les industriels qui refondent les cuivres hors d'usage; dans le cas des parlementaires on ne voulut pas croire que les personnages oubliés par la munificence panamique, s'en outrageraient jusqu'à se constituer en commission d'enquête pour flétrir les collègues plus heureux et leur reprocher le manque de vertu.

Les plates-bandes de la Chambre furent arrosées sans prudence. On eût montré plus d'adresse en répandant la rosée bienfaisante en petite quantité sur chaque oignon sans en omettre le moindre. La faute fut d'inonder certains potirons et d'oublier les modestes tomates, les humbles artichauts. Ce sont ces oubliés qui empêchèrent la main paternelle du Pouvoir d'étouffer le scandale à son premier vagissement.

La parcimonie du baron de Reinach a perdu notre réputation devant l'étranger.

Afin de se prémunir contre les *oubliés*, les parlementaires d'importance avaient eu soin pourtant de créer la loi sur la diffamation. Ce préservatif rendait jusqu'à ce jour des services efficaces. En effet, de même que le voleur obscur se garde de graver son nom, son adresse et la relation du méfait sur la table du lieu qu'il dévalisa; ainsi le larron parlementaire ne dépose point d'habitude sa signature au long des registres où il émarge pour fonctions occultes. La loi préservatrice exige une preuve matérielle. Or, le révélateur toujours moins puissant que celui qu'il démasque ne trouve aucune aide au cours de ses recherches; et le filou politique obtient des magistrats la condamnation qui l'innocente. On le vit bien dans le

cas Burdeau-Dumont. Ce ministre ne fut certainement pas sans profit auprès de la Banque. Mais les témoins redoutèrent de mécontenter les hauts personnages dont ils dépendent... et bien que M. Burdeau demeure, de par la loi, un homme sans goût pour l'argent, cette conviction des juges ne se partage point parmi les gens un peu avertis des choses du monde. De même les déclarations de MM. Numa Gilly, Chirac et Savine furent certes, malgré le jugement de la Cour, des vérités.

Cette fois M. Constans et M. Herz prirent soin de photographier les chèques. Il se trouve aussi que les administrateurs de Panama, incarcérés par malice gouvernementale en lieu et place des députés corrompus par leur or, se vengent de la plaisanterie en faisant agir leur clientèle. Et voici que la loi préservatrice ne sert plus de rien. La prudence des parlementaires est dénudée. Ceux-là mêmes font la preuve exigée qui l'ont en mains et sur le silence de qui l'on pouvait, à tout prendre, compter. Le Pouvoir, en serrant MM. de Lesseps, Marius Fontane et Sans-Leroy dans les coffres de Mazas, a perdu ses amis. Peut-être s'en frotte-t-il d'ailleurs les mains.

Car ce n'est pas pour l'apparence que le juge d'instruction interroge si longuement chaque jour les administrateurs, et avec tant de secret. Ce M. Franqueville reçoit certainement des confessions admirables ; et grand sera le nombre des hommes en place qui connaîtront l'amertume de l'impopularité ; à moins qu'au dernier jour, il ne déclare simplement n'avoir rien découvert, dans l'espoir d'une récompense sérieuse.

Quand on tient des Lesseps et des Cottu, la bourse est près de remplir.

Au reste, quoi qu'en veuillent écrire les gazettes

étrangères avides de mettre la France en discrédit, le courage chirurgical du gouvernement est sans doute la seule chose belle que ces vingt ans de République aient donnée. Au lieu de déblatérer sur la corruption de nos hautes têtes, les races voisines, pour peu qu'elles fussent sages, devraient applaudir à l'exemple d'élimination, car si le blâme nous pouvait échoir, il ne se justifierait qu'en invoquant le reproche d'avoir tant tardé à produire la vérité.

Bien avant le boulangisme, les Parisiens informés se disaient partout ce qui se révèle officiellement aujourd'hui. Et ce fut là ce qui poussa beaucoup d'entre nous, parmi la jeunesse, à suivre le général favori. Nous pensions que les hommes de corruption une fois renversés, par le moyen du fétiche populaire, il deviendrait loisible de construire un nouvel Etat moins occupé de soucis individuels et plus fervent pour les réformes d'économie générale.

Après le départ inopportun du général, les gai-lards pris maintenant la main sur le chèque exposèrent à maintes reprises leur mépris pour nos tentatives de 1889. Ils manifestèrent des indignations merveilleuses. Les agents par eux entretenus dans les provinces arboraient très haut l'intégrité opportuniste et nous répétaient obstinément : « D'où vient l'argent ! » Nous leur demandions alors d'où venait le leur. Ils semblaient ne pas avoir connaissance de son origine. Certes les électeurs entraînés par la faconde officielle ne s'imaginaient point la payer de leurs économies, même de celles versées entre des mains célèbres afin qu'un isthme fût glorieusement percé.

Les revisionnistes n'ont pas cependant abandonné la tâche. Ils se rapprochent du triomphe, MM. Delahaye et Déroulède parlèrent définitivement et voici

que nos adversaires de quatre ans se jugent en forme pour exécuter eux-mêmes le programme du balai.

Il est extrêmement généreux de reconnaître ainsi le bon droit des vaincus et l'on imagine facilement que dans tout autre Etat de nos voisins le Pouvoir se fût, en pareille circonstance, voué à la besogne exclusive d'étouffer le scandale, eût-il même dû pour cela corrompre les dénonciateurs en leur versant le double des sommes à révéler.

L'esprit de France qui, le premier du monde, aboli, il y a cent ans, les priviléges de la conquête franque, de la Force, s'occupe victorieusement d'anéantir le prestige de l'argent. A cent années de distance, et par une nation seule, entre toutes les autres magnifique, les deux grands mobiles historiques des actes sociaux sont reniés. Un nouvel idéal se lève dans l'âme du peuple. Après la brutalité de la Force, et la roublardise de l'Argent, une ère nouvelle tente d'éclore, l'ère de l'Altruisme, de la Bonté, de l'Amour universel, préparés par le socialisme et les théoriciens de l'anarchie.

L'étranger ne jouit pas de plus de vertu. Il a moins de franchise et de courage. En Angleterre un canon coûte à l'État plus cher que ne le paye notre gouvernement. Là-bas, la matière première, le transport, la main-d'œuvre et l'outillage reviennent à meilleur marché qu'ici. On vole donc plus en Angleterre qu'en France.

On imputerait à tort ces misères morales à la malice originelle des individus ou des peuples. La corruption tient à l'importance prise depuis deux siècles par l'ignoble Argent. Cette force donne à qui la possède le prestige de toutes les qualités : le pouvoir, l'honneur, les femmes. Les tristes gens qui comparaissent devant la commission d'enquête, accompli-

rent leurs ignominies afin de se vautrer sur certaines filles dont l'on vante la peau, l'esprit, les toilettes ou même la bêtise et la laideur. Cet Arton les comblait. Ainsi des concierges économisèrent trente ans, sur le bois et le vin des locataires, pour que la bande des panamistes gratifiassent telles péronnelles roublardes de leur bave amoureuse.

Elles sont, dans Paris, une vingtaine à cheveux teints qui affolèrent tous ces pauvres mâles esclaves de leur sexe, qui inspirèrent le vol et le meurtre du baron, qui vivent de cette ordure et de ce drame.

N'est-ce pas pour les satisfaire, elles, leurs aînées, ou leurs amants, que tant d'hommes sollicitèrent la puissance par tous moyens, que Constans fit empoisonner Richaud sur le navire qui le ramenait nanti du dossier accusateur, que Reinach tenta le meurtre de Cornélius Herz par l'entremise d'un malheureux savant manieur de fioles périlleuses? N'est-ce pas afin de voler encore et par là de gorger mieux les courtisanes, que les hommes compromis sur le registre de Reinach le firent piquer par la seringue de Pravaz au préalable remplie d'un alcaloïde sûr? Une femme tua Gambetta qui se refusait à son caprice. Et pour les posséder les hommes de Versailles ordonnèrent le massacre du peuple, lors de la semaine sanglante, devant le poteau de Satory. Pour les embrasser ils se fortifièrent dans le sang des pauvres.

On les trouvera encore, les femelles arides, dans les histoires du Crédit Foncier, et du Crédit Lyonnais que l'on va découvrir, histoires plus riches en révélations bizarres que celle du Panama.

Il faudra cependant l'admettre. Nous ne sommes encore que de sinistres barbares pleins de rut et de cruauté. Le ventre nous mène, et nous ne savons nous affranchir d'aucun instinct.

La femme porte au crime l'amour à la mort.

Le ministre Ribot, au lendemain de l'incarcération des administrateurs, allait, dit-on, par les couloirs de la Chambre, criant : « Nous n'en sortirons que par la saignée, la saignée ! Il faut la saignée pour réhabiliter la République ! Mais, hélas ! nous ne pouvons pas déclarer la guerre... »

Ainsi, dans l'âme de ce vieux bourgeois, le duel de deux nations suffirait simplement à laver l'honneur de M. Sans-Leroy qui a touché trois cent mille francs pour les besoins de son corps. La tuée en masse reste encore le supreme argument de la politique moderne, le moyen de distraire l'attention du peuple, s'il s'étonne de ses gouvernants.

Et nous nous croyons très loin du roi Cambuse.

En vérité, Monsieur Ribot, la tuée n'est pas nécessaire. Aux élections prochaines vos amis auront reconquis leurs sièges, et de ceux qui émargèrent bien peu demeureront sur le carreau. Vous méconnaissez le peuple. L'exemple de Mary-Renaud et de Wilson mandataires de la Touraine, vous devrait valoir plus de confiance. Le paysan aime l'homme d'argent plus que lui-même. Il l'admirer et il le craint. Les moyens d'acquêt lui importent peu ; et la pauvreté est à ses yeux le premier vice, comme la richesse est la plus grande vertu...

Dites simplement qu'on veut perdre la République, et l'on votera pour vous comme en 1889. La justice ne viendra pas du troupeau électoral ; si le châtiment s'épanouit sur vos têtes, des mains plus nobles l'auront préparé. Au lendemain le troupeau suivra ceux qui se seront affirmés les maîtres.

Car vous pensez mal si vous songez que rien ne s'apprête dans les âmes outragées des hommes forts. Nous vous en voulons d'avoir anéanti les croyances

au bien, à la loyauté, à l'honnêteté parmi lesquelles nous éduqua la simple vertu des mères.

J'ai connu pendant la période du boulangisme un jeune homme qui, au sortir des écoles, s'en fut à Panama comme vérificateur de travaux. Il me conta qu'au premier jour où il voulut commencer sa besogne, une singulière chose lui advint. L'entrepreneur dont il devait métrer et vérifier les déblais résultant de l'extraction de la terre lui montra une petite colline qui s'élevait là : « Eh bien ! Voilà mon déblai, métrez-le — Vous riez, je ne vois qu'une colline naturelle. — Mais non. — Allons donc. — Métrez toujours, farceur, nous nous arrangerons... » Mon jeune homme ne s'arrangea point et refusa sa complicité. Peu de temps après on l'envoyait dans un lieu où la flèvre jaune fauchait les vies ; et un vérificateur plus accommodant, le remplaçait.

Il y avait ainsi des villages mortels où on exilait les gens convaincus de ne pas comprendre les affaires. Ils disparaissaient vite, laissant la place à des consciences plus vastes.

Mon jeune homme me conta encore que deux navires arrivèrent un jour à la côte, apportant des machines construites spécialement pour les travaux de l'isthme. On disait qu'elles avaient coûté des prix considérables. Les diverses pièces de ces machines furent déposées sur la plage ; et elles restèrent là longtemps, exposées à la pluie, s'abîmant de plus en plus chaque semaine. Et puis un matin des chariots pleins de terre survinrent en longue file sur cette même plage. L'homme qui les conduisait réclama l'enlèvement des machines, ce terrain lui étant dévolu pour déverser ses déblais. Mais personne ne fit droit à sa requête ; parce que cela ne regardait personne des fonctionnaires présents. Alors l'homme, dans un entê-

tement brutal, ordonna que la terre des chariots fût jetée quand même sur cette place; et son déblai recouvrit les machines; il y eut un beau tumulus qui marqua leur enfouissement.

Le spectacle de ces canailleries avait fait de mon jeune homme un boulangiste ardent. Il gardait la conviction que la lutte contre l'opportunisme c'était la lutte contre les voleurs et les meurtriers.

Aujourd'hui je le crois devenu un de nos meilleurs compagnons anarchistes, un de ceux dont le bras et le courage sont sûrs. Et sans remords, sans compassion au jour dit, il renversera la marmite, content de couvrir d'un tragique manteau de décombres la déchéance de la bourgeoisie.

PAUL ADAM.

LA JEUNE FRANCE

(*Nous savons tous qu'en Allemagne, les romans de Zola et ceux de Georges Ohnet trouvent de nombreux lecteurs ; on sait moins l'opinion de la critique allemande sur le mouvement littéraire de ces dernières années en France. C'est pour cela qu'il nous a semblé curieux de reproduire cet article de M. Konrad Alberti, paru récemment dans le Wiener Tageblatt. Il sera intéressant de rapprocher les opinions de M. Alberti des théories soutenues par la revue idéaliste allemande de M. Karl-August Klein : Blätter für di Kunst. Il n'est peut-être pas inutile de faire observer que M. Konrad Alberti, critique, romancier et dramaturge, appartient à l'école réaliste.*)

L'universel succès de la littérature française s'expliquait par son niveau constant et moyen, et parce qu'elle était toujours une image fidèle de la vie contemporaine. Elle était toujours moderne, elle reflétait nettement les idées et les types de son époque. Même les personnages bibliques et historiques des classiques français n'étaient que les gens de cour déguisés.

Le premier, Victor Hugo fit pénétrer un nouvel esprit dans la littérature française; le premier en France, il fut vraiment poète; le premier, il donna à la fantaisie la place due, et celle-ci, sur un sol étranger, inhabité et neuf, s'aventura dans les écarts les

plus grotesques et les plus risibles. La France honora en Hugo son plus grand poète, mais un homme ne peut bouleverser la tradition des siècles. La réaction arriva. L'école réaliste renouvela la formule historique de la littérature française, et porta la technique à une perfection imprévue. Par sa recherche des plus fines nuances de la vérité, par son style vigoureux, Zola fit triompher plus que jamais l'art de l'observation. De tout le poids de sa compacte personnalité, il pesa sur la littérature de son temps et de son pays; il étouffa et écrasa tout autour de lui.

Les jeunes littérateurs, raffinant sur la gloire artistique dans les cafés du quartier Montmartre, aux bancs de peluche déchirée, reconnurent d'abord qu'il n'y avait plus rien à trouver dans la voie qu'avait suivie Zola; tout ce que montre le dix-neuvième siècle, il l'a décrit dans les *Rougon-Macquart*. Maintenant, si l'on voulait, avant la fin du siècle, inscrire des noms nouveaux dans l'histoire littéraire, il fallait hisser l'autre drapeau. Observation et Fantaisie sont les deux puissances divines qui luttent pour la suprématie dans la littérature, comme Ormuzd et Ahriman pour l'empire dans le monde — et ce n'est que tous les deux siècles que vient un « Surhumain », un Shakespeare ou un Gœthe, qui, pour un travail commun et pacifique, les soumet à un même joug.

Moitié par colère contre Zola, le tout-puissant despote, moitié par dégoût des faiblesses devenues évidentes de la poésie expérimentale; et aussi par désir de chercher ailleurs des couleurs hardies, caressantes et raffinées, la jeune France leva l'étendard de la révolte contre le naturalisme qui régnait seul.

Comme de naturels esprits protecteurs, les mânes de Victor Hugo planèrent en avant des combattants, mais seuls, ils étaient trop faibles pour conduire à la

victoire cette Vendée littéraire. On dut chercher d'autres alliés, plus vigoureux, et en qui sommeillaient des forces plus actives.

Le Français est, de nature, froidement réaliste et réfractaire à tout romantisme. Il doit, pour sentir l'art romantique, s'aiguillonner, s'enivrer. En Victor Hugo bouillonnait du sang espagnol. Parmi les hommes qui manifestèrent la tendance nouvelle, il y eut des Belges, des Grecs, des Anglais, des Polonais, et, pour la première fois, l'on entendit en France quantité de noms sonner à l'allemande, et on remarqua une manière flamande dans les œuvres de la jeune France.

L'Allemagne, la vieille Allemagne d'avant Sedan fut le temple de Salomon du romantisme, le Monsalvat de la fantaisie: et c'est du romantisme allemand que procède la jeune France, qu'elle tire ses idées, sa technique, ses images, ses sujets. Singulier échange auquel nous assistons! L'Allemagne bismarckisée est devenue claire, sensée, aride; c'est le pays de l'industrie métallurgique; ses tissus à bon marché évincent les tissus anglais du marché du monde; on y est social-démocrate, et réaliste en littérature; et le romantisme proscrit se réfugie au-delà des Vosges, et ses invisibles bacilles semblent, avec la bière allemande, enflammer la cervelle des jeunes écrivains français.

Huysmans, l'élève chéri de Zola, trouve son chemin de Damas devant un crucifiement du vieux Mathias Grünwald, dans la galerie de Cassel; il abandonne le Maître, et se plonge dans les plus obscurs abîmes de la vie fiévreuse des âmes, il explore l'occultisme et le spiritisme. Jean Thorel, qui étudia la littérature allemande à Fribourg et à Heidelberg, et qui a pénétré les arcanes du jeu de *skat* — quand on pense combien

est difficile pour un Français le plus simple jeu de cartes! — expose dans le principal organe de la jeune France, les *Entretiens politiques et littéraires*, la profession de foi de sa génération; il rend le plus enthousiaste hommage à la philosophie de Fichte, et déclare que la nouvelle poésie française se rattache au romantisme allemand et suit les mêmes voies. Stéphane Mallarmé, un des guides de la jeune France, l'ingénieux traducteur d'Edgar Poë, et Péladan, le Mage moderne, ne vivent et ne pensent que dans le cercle de Richard Wagner, et Wyzéwa place le *Zarathustra* de Nietzsche à côté du *Banquet* de Platon, et les concilie ensemble. Des nuits durant, j'ai devisé sur l'art allemand avec les chefs de combat de la jeune France. Ils abhorrent Schiller et respectent Heine, mais ils prisen au plus haut Novalis. L'*Undine* de Fouqué est pour eux une œuvre de maître, qu'on n'a pas surpassée. Sur le musée germanique de Nuremberg certains étaient mieux renseignés que moi-même. Tout jeune Français aspire vers Bayreuth. Malheureusement, ils connaissent encore très peu Grillparzer: s'il en existait de bonnes traductions, il est vraisemblable que la France l'honorerait comme un dieu.

J'avoue avoir vécu les heures les plus charmantes dans les cercles de jeunes poètes français. On ne peut s'imaginer rien de moins soucieux que ces braves jeunes gens, qui espèrent bouleverser après-demain le monde, mais qui, aujourd'hui, tranquilles encore en des cafés, jouent à l'écarté avec leur maîtresse ou se font une réussite pour apprendre s'ils auront un jour leur statue à Paris, ou si leur amie leur est fidèle. De chauvinisme pas la plus petite trace. Ils n'aiment pas, il est vrai, l'Allemagne actuelle, froide, militaire et conquérante, mais ils s'exaltent d'autant plus pour

le vieux pays, riche en burgs et en légendes, des penseurs et des poètes aujourd’hui morts. En politique, ils s’affirment anarchistes convaincus : Paul Adam a même glorifié Ravachol, et il donne à tout homme le droit de tuer son prochain, s’il lui est incommodé de vivre en paix avec celui-ci. Eux-mêmes ne feraient pas de mal à une poule : le seul homme à qui ils tor draient le cou volontiers, s’ils pouvaient, est Zola. D’ailleurs, on doit se garder de prendre pour argent comptant tout ce qu’ils disent et font imprimer. Le romantisme est le père de l’ironie, et souvent ils prennent des mines féroces et sauvages pour rire en eux-mêmes des bourgeois effrayés.

Le chef reconnu de la littérature française de l’avenir est Paul Verlaine, un homme de cinquante ans — en France, jusqu’à quarante ans, on est un « jeune débutant ». Abattu par les rhumatismes, il a passé la plus grande partie de sa vie dans des hôpitaux qu’il a dépeints dans un émouvant petit livre, *Mes Hôpitaux*. Ses vantardises ont quelque chose de la fanfaronnade de café parisienne ; il n’y aurait pas de péché où il n’aurait goûté ; mais il écrit tous ses lieder, sinon sur ses douleurs, du moins dans ses douleurs. Il y a, chez cet homme, de violents contrastes ; il rêve deux mondes : l’un est un jardin rococo délicat et vaporeux, avec des fontaines qui murmurent et des statues qui parlent, l’autre est une salle de banquet qu’enflamme le plaisir, et qu’ébranle le bruit nerveux d’orgies où passent des Corybantes impudents à pécher. Pour l’intime tendresse comme pour la sensualité haletante, il a trouvé des intonations encore inentendues : il concilie singulièrement la douceur de Geibel et le priapisme de Hamerling.

A côté de Verlaine, Mallarmé est jugé le plus riche d’avenir des poètes parisiens : c’est un homme d’une

fantaisie obscure, brune et sombre, et qui rôde, de préférence, auprès des figures fantômales de E.-T.-A. Hoffmann. — Le destin de Byron, s'éveiller un matin et se trouver glorieux, est échu à Maurice Maeterlinck, un jeune Belge que, il y a deux ans, le premier feuilletoniste français, Octave Mirbeau, célébra comme le Shakespeare arrivant. Jugement partial et outré! Pourtant il y a, dans ses esquisses dramatiques, des concordances étrangement fortes; elles sont d'une brillante couleur, presque titianesque, et il s'y trouve d'émouvantes intonations d'amour, de doute, d'abandon, qui cachèrent adroitemment les procédés artistiques de l'auteur : la répétition de phrases ne signifiant rien par elles-mêmes, et des interruptions suggestives.

Ce sont les concordances et c'est la couleur que cherche avec zèle la jeune école. Aucune figure nette, aucun caractère délimité; rien de précis surtout; tout indiqué seulement, avec délicatesse, derrière des voiles, de façon à laisser jouer de mille manières la force de l'imagination. Epopée, nouvelle, drame : tout n'est que du lyrisme développé. A toutes les poésies de Henri de Regnier et de Francis Vielé-Griffin pourrait s'appliquer le mot de Goethe : « Les poésies sont des vitres peintes. » Ces livres donnent l'impression des vitraux : tout y est lisse et transparent. La langue est artistiquement archaïque, les figures sont roides et anguleuses, mais elles ont une expression émouvante et intime des aspirations, comme dans les tableaux d'un Stéphane Lochner; et à travers les vitres brillantes et étincelantes, il semble qu'un éclat doré de soleil tombe de quelque lointain inconnu et invisible, et témoigne ainsi d'un monde éloigné, qui serait par delà toute vérité terrestre et connaissable, éclat envoyé pour nous con-

soler dans l'air vicié de la cellule étroite, grillée et humide dont rien ne peut nous délivrer. La langue est à dessein pâle et monotone : des mots comme *morne*, *taciturne* reviennent sans cesse ; on aime beaucoup *grève* qui rime avec *rêve*.

Quel livre étrange, fantastique que le *Miroir des légendes*, de Bernard Lazare ! On dirait des images de Franz Stuck ou de Thoma étalées devant nous. Des géants et des guivres et des princesses mythiques et des rois enchantés ! Et, sous ces aventures fabuleuses, sous ces folles combinaisons de contes, nous pressentons de secrètes et profondes vérités sur le monde et la vie, un chagrin humain personnellement éprouvé, et la connexion rêvée de circonstances et de sensations liées entre elles loin du monde.

Une France qui, à la fin du siècle des téléphones et des bacilles, vingt ans après la bataille de Sedan, cherche la fleur bleue ! Et l'on conteste qu'aujourd'hui encore il arrive des miracles ! Mais peut-être ce miracle est-il moins miraculeux qu'il ne semble. Peut-être l'empirisme triomphant, qui devait renoncer, comme l'a dit Dubois-Reymond, à jamais connaître les dernières vérités, a-t-il poussé trop vite en avant, et provoqué fatalement ce brusque retour : l'espérance d'atteindre par le pressentiment ce dont la preuve doit rester refusée. Ils se trompent ceux qui veulent le triomphe de l'expérience ou celui du pressentiment. L'art vit de l'un comme de l'autre ; l'observation et le rêve se fondent dans les poèmes luxuriants et vivaces. Dans les sentiers où erre l'humanité, le poète cueille les plus belles roses ; jouissons-en, mais considérons avec soin si ce sont vraiment les mains des poètes qui nous les tendent : car ce n'est qu'en de telles mains qu'elles ne se fanent jamais. Cueillies par des mains banales, elles s'effeuillent au premier brouillard.

Nous autres Allemands nous avons un mauvais goût en littérature française. Nous lisons avec passion des auteurs que le Français cultivé n'ouvre jamais, à moins qu'il n'y soit forcé. Nous traduisons avec zèle toute rognure sensationnelle; des vrais poètes de la France nous ne connaissons rien. Les Français ont le goût plus fin. Ils traduisent peu, mais ne traduisent que des œuvres de valeur. Depuis Heine, aucun Allemand n'a eu d'influence notable sur la littérature française. A mon instigation, Thorel a interprété *Fontane* pour les Parisiens, et ils l'ont reçu avec joie. Je désirerais qu'en Allemagne on prêtât quelque attention à la jeune France. Elle pratique un art fin et délicat, plein de charme et de saveur, une poésie encore à ses commencements, encore en formation, mais qui est pourtant de vrais artistes, non de barbouilleurs commerciaux, à qui semble assez bon pour l'exportation ce que chez eux ils osent à peine offrir aux domestiques et aux boutiquiers qui ont des loisirs.

KONRAD ALBERTI.

CHANT A CINQ HEURES

O jour! ayant senti comme l'eau sur la tête
Le désir d'être seul pour connaître les pleurs
Je marchais en riant par le jardin en fête
Laissant derrière moi les arbres et les fleurs.

Et de derrière moi, des profondeurs géantes
Comme j'allais, clignant des yeux, je recevais
La bénédiction de l'univers des plantes
Sur mes cheveux mêlés de grains et de duvets.

Autour de moi des bois d'arbres luisaient les dômes,
Autour de moi la plaine opulente des fleurs,
Soulevait vers le nez écarté sur leurs baumes
Comme le puissant lit nuptial, ses chaleurs.

Roses, bâtons royaux, dressant leurs fortes hampes
Dans le chiffonnement moelleux de leur or,
Par l'air liquide et blanc brillaient comme des lampes
Quand le vêpre et le soir élève un front qui dort.

Moi, redoutant d'entendre un homme, roi des choses,
Tout neuf je regardais, comme au miroir des eaux,
Voler Vesper parmi les peuples et les roses;
A l'heure où les faneurs relèvent leurs râteaux.

Mystérieusement magnifique, cette heure
Accoise le souci et coule la langueur.
Sur le bourgeon visqueux l'abeille d'or demeure,
Dans mon désir, brûlant se recueille mon cœur.

Le vent quasi muet va dans les arbres graves,
De l'herbage mielleux sous les bocages sourds
Sur ma bouche ont soufflé des haleines suaves.
La tourterelle, au loin, raconte ses amours.

C'est le soir par qui s'en va rire le poète
Paisiblement au ciel avec de calmes yeux!
Ce soir l'a accueilli la merveille! muette!
L'accueille la saison éternelle des dieux!

Plein de douceur, avec de confuses paroles,
Pleurant, serrant les pieds dans son nouvel honneur,
Il écoute craquer sa robe de corolles,
Effaré, comme un arbre en rut, avec bonheur!

Comme on bâille devant l'éboulement des prunes,
Béant, arrêté comme auprès d'un encensoir
Il regarde et reçoit dans l'herbe aux grappes brunes
Avec les animaux, l'adieu sombre du soir.

Je vis! Vienne la pluie et le temps! Insensible,
Portant ma destinée et sachant mon délai,
Je marchais en parlant sous le pays horrible
Des astres que traverse une route de lait.

LA LÉGENDE DE ROTHSCHILD

Mon savant ami M. Ledrain (1) me dit :

« J'ai acquis cette certitude : Rothschild n'existe pas.

Oui, je suis sûr de ce que j'avance : M. le baron de Rothschild est un être fabuleux, légendaire, créé de toutes pièces par les poètes conjointement avec les mystiques dont regorge le populaire.

Déjà, au temps de ma prime jeunesse, lorsque je traduisais le Syriaque et le Contedelisle, j'observai les lois de formation de légendes analogues ; je suis heureux de retrouver, à notre époque, un exemple curieux à l'appui de ces lois.

Donc, je vais vous démontrer pourquoi M. de Rothschild n'existe pas. Si toutefois il se trouvait qu'il existât, ce serait lui qui aurait tort, puisqu'il se démontrera par l'Expérience, tandis que je le nie par la Raison.

D'abord et brièvement j'invoquerai le plus détestable critérium : le consentement universel. Qui a vu Rothschild, ne fût-ce qu'une seule fois dans sa vie ? Personne ; ni vous, ni moi. Nul ne peut se flatter de l'avoir contemplé face à face.

On l'a signalé rue de la Bienfaisance ; je n'insiste

1. M. Ledrain n'a pas l'honneur d'être mon ami, je le regrette surtout pour lui ; qu'il me permette néanmoins de lui attribuer contre toute vraisemblance quelques idées justes.

pas sur ce que cette proposition a de contradictoire dans les termes.

Je repousse le témoignage des journalistes échotiers; depuis l'aventure du Grand Serpent de Mer, je refuse toute créance aux récits de ces messieurs. Voici un point acquis : les témoins font défaut.

Qu'est-ce, en soi, que M. de Rothschild. Ce n'est pas un *homme*, remarquez, mais un *baron*; c'est-à-dire en traduisant dans notre langue commune, un être au-dessus de l'humanité, et pourtant pas tout à fait dieu. En somme ce que les anciens nommaient un *héros*, un demi-dieu. Je signale seulement la parenté étymologique de ces deux mots : baron et héros.

Chaque héros avait ses attributions particulières. Le baron qui nous occupe est spécialement préposé à l'idée de richesse; j'attire votre attention sur la qualité extraordinaire de cette richesse; elle atteint la somme de DEUX MILLIARDS. S'il est, hélas! impossible à un homme de posséder cinquante femmes en une nuit (comme on le rapporte d'Hercule), il lui est aussi impossible de posséder deux milliards. En France, un homme qui parviendrait à détenir cette somme ne vivrait pas quinze jours; les lois de l'économie sociale et de la richesse publique, la haine du peuple, le sentiment d'égalité, la coalition des intérêts, mille causes semblables dont la moindre suffit, eussent vite rayé du cadre des vivants ce tératologique accapareur.

Or, c'est en France justement que l'on prétend situer ce Rothschild. En France, c'est-à-dire dans un pays de petite épargne, de capital dispersé! Ridicule! l'homme milliardaire n'y aurait pas raison d'être. Il se peut qu'il existe en Amérique un Vanderbilt (quoique à mon avis, il faille ne voir là qu'une modification du mythe rothschildien) les fortunes colossales y étant fréquentes, il siérait au pays.

Nous n'atteignons en réalité qu'un symbole ordinaire ou mieux une locution courante. Vous savez que l'on dit : « Riche comme Rothschild » pour désigner un homme dont la fortune est un peu au-dessus de la moyenne. Lorsque vous vous refusez à offrir quelque joyau à telle spasmodique, vous exprimez votre refus en lui affirmant que vous « n'êtes pas Rothschild ». Vous n'avez pas l'idée de prendre pour norme de comparaison M. Carnot, ou M. Christophle, ou M. Constans, ou d'autres gens puissants et réels. C'est cet être imaginaire que vous invoquez. Bien; vous êtes assuré que l'on ne pourra vérifier votre assertion et vous traiter d'imposteur si l'on apprend que vous avez menti.

Etant acquis que le baron n'existe pas en dehors de la mythologie, discutons son existence mythique.

Nous nous trouvons en présence de ce que, nous autres exégètes, nous nommons un *mythe solaire*, ou représentation anthropomorphique, evhémériste dirai-je, de l'astre communément dénommé Soleil.

On représente d'ordinaire le personnage — encore que les icônes varient, il est facile de construire d'après elles un type permanent — comme un homme gros, court, rondelet, couvert d'une fourrure opulente. Le point caractéristique de son facies est une paire de grands favoris *flamboyants*, remarquez, c'est-à-dire taillés en forme de flammes, de rayons; ainsi est représenté le Soleil sur les stèles et sur les papyrus à nous légués par les peuplades qui s'adonnaient au culte du soleil. (Cf. Corp. insc. ægyp. Bact. Hind. — Siècle de Louis XIV, etc., etc.) L'attribut du Dieu est l'OR, c'est-à-dire la lumière, la chaleur qui féconde. L'épithète *doré* appartient au soleil dès les premiers âges de l'humanité; ce capitaliste de la lumière est l'éternel banquier des mythologies. C'est

dans un rayon de soleil que Zeus se monétise vers la sensuelle terelire de Danaé. L'idée de pauvreté est inséparable de l'idée de ténèbres, comme l'idée de richesse est inséparable de l'idée de lumière; de là l'expression : éclairer.

Je perdrais un temps précieux à citer d'autres références; elles abondent.

L'interprétation étymologique de son nom nous permet d'assigner au héros et à sa légende une origine germanique, peut-être même scandinave. *Roth-Schild*, en allemand, veut dire *Rouge-Bouclier*, bouclier d'acier chauffé au rouge. Les peuplades septentrionales comparent souvent le Soleil à un bouclier brillant. Ce bouclier, nous le retrouvons dans le *Walhöll* de la *Völsung-Saga*. Il conviendrait de choisir parmi ces traditions celle qui s'applique plus particulièrement au héros.

Quel adversaire lui oppose-t-on, car tout mythe solaire comprend un combat entre l'Astre et un adversaire redoutable.

Dans la légende qui nous occupe, l'adversaire est un être, fabuleux également, du nom de Drumont; celui-ci, on le représente hirsute, noir de cheveux, et la barbe en coup de vent. Ses yeux jettent les éclairs, et les carreaux de ses lunettes semblent ceux de la foudre. Il s'agit et souffle la tempête contre l'Homme de la Richesse,

Voyez, Monsieur, quel sens profond est en ces naïves légendes! Il faudrait ne pas savoir un mot de haut-allemand pour ne pas reconnaître dans *Drumont* la forme à peine altérée de *Drei-Munde*, *Trois-Bouches*. Et ce sont en effet les trois bouches par lesquelles cet être souffle l'orage; les trois bouches qui accumulent et poussent les nuages sur le Rouge-Bouclier, afin de le voiler. De ce conflit naît la bienfai-

sante pluie qui rafraîchit la terre desséchée par la chaleur. Dès lors vous avez tous les éléments du mythe solaire, tel qu'il existe dans tous les répertoires théologiques, et dont le type le plus achevé est le combat d'Hercule et Cacus.

La filiation du mythe serait aisément reconstituée. Je réserve cette joie aux lecteurs de l'*Eclair*. Il vous importe peu, n'est-ce pas, que l'on rattache ce Rothschild à Horus, à Bel, à Melquarth, et même à Oannès, le Dieu-Poisson.

Maintenant, quelles raisons ont conseillé à nos hommes d'Etat d'imposer au peuple la croyance en un Rothschild? D'où vient que ces laïciseateurs à outrance ont épargné un pareil conte de nourrice? — C'est qu'ils ont compris, les avisés! que certains mythes peuvent dominer l'attention du peuple et la détourner de fâcheux examens. Durant que l'on déclame contre le Diable-Vauvert ou le Spectre-Rouge, se définitivent les douzièmes si fallacieusement appelés provisoires. S'il advient quelque catastrophe, les fauteurs l'imputent au Représentant de l'Exécration publique. C'est lui que l'on découvre derrière chaque scandale, chaque sinistre de ces dernières années; c'est lui qui revient dans les ruines des Établissements de crédit; c'est le fantôme responsable des malheurs publics.

Certes, vous trouverez étrange que je cherche ainsi à démonter les rares imaginations qui nous restent. Mais le devoir des savants est de combattre les Chimères, et je suis capitaine dans le Régiment de ces Persées.

Je pense vous avoir convaincu. Et puis, au fond peu m'en chault! »

Ayant terminé M. Ledrain se tut, contre sa coutume.

PIERRE VEBER.

DIEU

CAIN

A travers l'aube, la dernière cloche des matines tinta.

Ayant croisé leurs doigts, les moines sortirent de la chapelle. Le sacristain restait à genoux. Il attendit que se fussent éteints les bruits de sandales effleurant le marbre et que la file des ombres eût cessé d'obscurcir les lueurs saures des lampes.

Alors il releva ia tête vers le tabernacle, et, se signant, murmura la prière :

« Je vous salue, Seigneur, car vous avez voulu mourir sur ce bois croisé, symbole qui marqua, dans les rites anciens, la divine jonction des sexes, l'universelle attraction dont se vivifient les rythmes du monde. Ainsi vous nous avez montré la mort plus féconde que l'amour, car vos fils spirituels couvrent la surface des continents avec l'idée de pardon et de fraternité... Je vous salue, Seigneur, votre règne arrivera, votre volonté anime la Matière et les Energies, et nous nous consommerons en vous. Pardonnez-nous Caïn comme nous pardonnons à Caïn, et ne laissez pas déchoir notre esprit; mais délivrez nous de l'instinct... Tout soit-il ainsi que vous!... »

Le moine se dressa. — Des clartés vinrent blêmir les vitraux. Il descendit les lampes sur leurs chaînes et les souffla... « Ainsi, mon Dieu, j'ai soufflé sur les

prestiges de l'existence humaine pour me fier à la Seule Lumière... »

Immédiatement la pénombre fut hantée par des images. Les fantômes de la vie pressèrent sa mémoire. Il reconnut les tics des amis du cercle et les robes éclatantes des divas.

La tristesse du regret ne l'affligeait pas cependant. Ces figures l'amuserent ainsi qu'une bande de solliciteurs se démenant pour envahir l'intimité de son âme. Il se disait sûr de les laisser au seuil.

Les figures se jouèrent autour de lui. Même elles se dissimulaient derrière les colonnes de la nef comme celles qui intriguent dans les bals travestis. Des imaginations de soie se mirent à bruire. A un moment, le moine se précipita, tant il avait cru voir un visage lui grimacer de façon plaisante au long des cannelures du pilier.

Ce l'inquiétait de s'être mépris à ce point... Il résolut de sortir se donnant le prétexte d'un malaise. La porte ouverte, il foulait les touffes de primevères. Puis l'influence de l'air le décida. Il assisterait au matin.

Des ailes de vapeur se levèrent du lac et furent d'un vol blanc, se suspendre aux sapins des rives; y onduler. Une vague d'écarlate afflua au fond des gorges, dans les brèches de la montagne. Le soleil allait éclore.

Malgré la lueur du ciel, ses visions tardaient à s'évanouir. Il eût dit qu'elles couraient distinctement sous les vapeurs ridées à leur passage. Sans doute elles appelaient afin qu'il se mêlât parmi elles. Et il précisa des gestes, des chevelures en débandade, des sourires offerts comme pour le murmure d'un secret.

Mais une subite évocation lui étala le corps un peu

bis de la jeune suicidée, sa fille. Il prononça le nom de Gisèle. Ce devint très sombre en lui.

La contemplation de la douleur lui fit récupérer sa force ; et les vapeurs cessèrent de frémir à ses yeux sous des gestes imaginés.

L'astre venait de surgir pareil à un fruit sanglant pendu aux rameaux grêles des bouleaux. Le lac aussi se dévoilait. Bientôt il fut tel qu'une opale sertie par les pentes bleues des montagnes, avec des reflets de miroir roulant sur le frisson des eaux. Aux bords, les bourgs fleuris se révélèrent étendus jusque les confins des forêts. Et le sol grimpait sous elles aux cimes de glace par des étages de rocs hérissés, en inclinant les pans de gazon au-dessus des précipices.

Du sommet du pic, l'homme dominait cette magnificence.

Et ses regards tombaient sur la chair féconde de la terre. Ils furent comme une main géante qui eût caressé la richesse de la chevelure verte, les rudes hanches des monts infléchis, le sourire nacré du lac.

Dans le fond du val des vapeurs s'effilèrent refoulées par le vent contre le massif abrupt qui fermait l'horizon au bout des eaux. Par les déchirures pâles du brouillard, la ville se décela, avec ses toitures luisantes massées en troupeau autour de la grosse basilique, avec ses édifices officiels coiffés de frontons grecs, ses voies sinueuses noircies déjà par le fourmillement du négoce, ses casernes grises et sa prison écrasée, son mail aux pelouses courbes, son polygone rayé de soldats en manœuvres, les tours fumantes des usines, les tuiles sombres des quartiers pauvres, les tumulus circulaires des remparts où ronflaient les tambours...

Le moine se détourna. Il craignit de penser à la hideur des efforts s'évertuant dans ce trou pour con-

quérir les joies lourdes des lupanars et des tavernes.

Il laissa donc la caresse de son regard remonter au long du rai de soleil qui venait de bénir la ville. En haut, dans la découverte des cimes, le bleu du firmament s'affirmait; et la lune s'effaça doucement, parmi la lumière.

Alors il goûta la splendeur entière du jour. Des attelages de bœufs descendirent par les chemins avec les chansons des laboureurs; toute la fraîcheur de la terre s'illumina des feux de l'astre. Les champs étaient sous la rosée ainsi que sous le fard d'une poudre fine... L'air effleurait la peau d'attouchements furtifs, en bas le lac roulait comme une chair que le souffle anime; et le moine pensa tout à coup que Cybèle haletait sous le chaud baiser du dieu...

« Oh ! fit-il, Caïn, Caïn!... Te voilà encore accroupi sur mes lombes!... Tu ne cesseras donc point de m'attirer vers le centre, où l'esprit se coagule et meurt de bestialité... O vieux tueur du frère spirituel, toi qui empêches l'âme de se tendre jusqu'aux énergies pures et la rejette au cœur de la gravitation, dans le dur noyau refroidi de la nébuleuse!... »

Il s'était retourné vers la muraille du monastère, et il frappait son front contre l'obstacle de la pierre. La honte de sa vie antérieure lui montait ainsi que la mousse sur la lie fermentée du vin... Des larmes de colère sautèrent de ses yeux.

« Caïn ! Caïn ! répétait-il de sanglot en sanglot... Caïn ! »

Il l'imaginait, le terrible frère, ramassé en boule au centre des rythmes qui courent par l'univers et lançant vers eux ses bras fous, sa colossale griffe... Parfois il attrapait l'un de ces cheroubs de sa rude étreinte et il serrait, en sa paume implacable, l'être angélique. La force de Dieu tournait alors sur elle-

même dans l'étroite prison; elle s'embrouillait, telle l'écheveau qui se pelotonne; ses effluves se frottaient, s'incendaient de leur rotation... La flamme était...; l'enfer..., la nébuleuse, un monde en enfance...

Le pauvre ange déchu jusqu'à l'état de matière et constraint à présent de repasser par toutes les formes! Il ne jaillirait plus à travers l'espace, activant le labeur des constellations. Dénué de ses ailes, il connaîtrait lui-même l'amertume de brûler, pendant des milliers de siècles, lampe solitaire, satellite docile d'un astre maître. Et puis commencerait le rude travail de la rédemption; la lente noyade des pluies lustrales qui apaisent le feu intérieur, pour recouvrir enfin d'un manteau d'océans la nudité du minéral... Ensuite il entreprendrait la série des tentatives créatrices, l'œuvre délicate et folle de la transformation si souvent ruinée par les cataclysmes, toujours refaite afin de produire, avec le limon planétaire, l'image capable de refléter l'Energie divine, de la penser, de la concevoir, de porter en soi sa résurrection... Récreer Dieu avec de la terre, avec l'Adam et la descendance d'Adam!

Car le Guetteur veille.

Chaque fois qu'Abel si douloureusement enfanté réussit à consommer le sacrifice des fruits de la terre, — à Renoncer, — pour que l'essor de son idée échappe à la matière et monte, fumée propitiatoire, vers la sérénité des Ælohim, l'implacable Frère surgit. Les instincts sollicitent et tentent; et si Abel résiste à leurs voix, Caïn l'achève. Alors il se rit de l'ange, disant : « Tu ne m'as point donné Abel à garder; mais le corps seul d'Abel et je l'ai enfoui dans la nature. »

Le moine était revenu dans la chapelle... Prosterné le long des dalles, les bras en croix, la face dans une flaue de pleurs, il gémissait. « Caïn! Caïn!

laisse-moi! » Mais l'apparition insista. L'ignoble Frère lui ricanait au centre d'un crépuscule d'or, hideuse araignée aux yeux de fascination, lançant par l'éther ses bras fous.

Ces yeux évidemment humaient son âme, l'attiraient dans leur vide; et il aperçut inscrit au fond tout son péché, la luxure immonde de ses années mortes.

Or, il resta sous la couronne des douleurs jusqu'à ce que les cloches vinssent à sonner.

PAUL ADAM.

(*A suivre.*)

NOTES DRAMATIQUES

La Dame de la Mer, d'H. Ibsen.

« Je leur contai mon histoire. Ils ne voulurent pas y croire. Je vous la raconte à vous maintenant et j'ose à peine espérer que vous y ajouterez plus de foi que les plaisants pêcheurs de Lofoden, » dit, dans le conte de Poë, l'homme qui est descendu dans le Maelstrom. J'imagine toujours un peu M. Ibsen sous la figure de ce vieux et extraordinaire marin. Ils ont dû se ressembler. Le portrait de M. Ibsen le prouverait : cette barbe blanche, cette chevelure hérisnée, ce regard à la fois perspicace et égaré, toute cette mine d'homme du Nord, robuste et chenue, leur conviennent à tous deux; seulement chez M. Ibsen s'ajoute à l'air loup de mer, je ne sais quoi de pédantesque. Il porte, je crois, des lunettes. Aussi ce qu'il a vu dans le Maelstrom il veut qu'on croie qu'il l'a vu. Je ne sais si ses compatriotes de Suède se sont un peu trop comportés à son égard comme « ces plaisants pêcheurs de Lofoden », mais il a quitté son pays, ce qui serait le signe qu'il n'y aurait pas trouvé l'audience désirable au didactisme de son vertige, et il habite l'Allemagne où il a un public. Il y a été traduit et on y représente ses pièces. On le joue aussi en France et l'on y peut lire. Qu'on le lise ou qu'on l'écoute on est surpris car il n'est certes pas ordinaire cet écrivain violent, obscur, incohérent et délicat. Il a une sorte de génie attirant et confus qui aurait besoin pour être bien compris de meilleurs éléments de connaissance que ceux qu'on nous a fournis jusqu'à présent.

La faute en est un peu aux traducteurs. Dans les textes qu'ils nous ont donnés il est difficile de découvrir si Ibsen a eu une saveur dans sa langue originale. Les transpositions qui en furent faites sont sans rythme et sans caractère. Rien n'y rehausse ce qui y est dit et il faut que ce qui y est dit vaille vraiment par une force intrinsèque et indestructible pour intéresser même à travers la forme ingrate et neutre où s'énoncent les personnages.

Encore faut-il être reconnaissant aux traducteurs d'avoir con-

servé le sens et de s'être abstenus du jeu dangereux des adaptations. L'usage s'est heureusement établi que traduire n'est plus interpréter et les auteurs étrangers n'ont plus trop à craindre maintenant les forfaits d'un vague Ducis. Quelques incorrigibles s'acharnent encore, il est vrai, de temps en temps, sur Shakespeare, M. Legendre par exemple ; mais il jouit de l'impunité mélancolique et humble de n'avoir rien à craindre dans l'avenir d'un pareil traitement. Quel sera le Coppée mandchou ou le Manuel dahoméen qui penserait un jour à « mettre en vers » Jean Darlot ?

C'est donc sur un texte probe au moins, sinon parfait, que le *Circle des Escholiers* a fait jouer la *Dame de la Mer*. La pièce de H. Ibsen est des plus intéressantes. Elle n'a pas cette ordonnance mystérieuse et cet aplomb définitif qui caractérisent les chefs-d'œuvre mais elle a une espèce de beauté singulière et déconcertante et elle émeut à coup sûr si elle ne satisfait pas complètement. D'ailleurs cette impression est peut-être momentanée. Les œuvres se consolident avec le temps et celles de M. Ibsen y prendront sans doute ce qui semble leur manquer.

Il se passe pour lui ceci : qu'on vous raconte une de ses pièces, la conception vous en paraîtra toujours curieuse ou belle ; lisez-la : la réalisation écrite vous en paraîtra déjà inférieure, voyez-la représentée et vous aurez encore une déception. M. Ibsen pourrait bien être un créateur de légendes : la forme qu'il leur a donnée s'oubliera, le sens en restera dans les esprits ; ce seront des thèmes généraux de rêverie et j'imagine très bien la « moralité légendaire » qu'un Laforgue écrira dans quelques siècles sur la *Dame de la Mer*.

Il y a pourtant en ce drame la qualité fondamentale du génie de M. Ibsen. Il a inventé une chose qui lui appartient : des personnages tout en profondeur. Il y a en eux des remous d'âme qui tout à coup, se creusent en vortex et laissent voir en leur spirale tortueuse le fond des songes les plus intérieurs. Ce qu'il y a en eux de latent et d'inavoué se découvre et apparaît, et au delà de l'être normal et superficiel s'en révèle un autre, à nu, plus étrange et vérifique. Les personnages sont comme leurs propres spectres et c'est au nom de ces arrière-pensées secrètes qu'ils parlent, vivent et meurent. Leur vie habituelle s'interrompt d'une dangereuse fissure et se détraque. Les événements font jaillir à leur contact ou par leur contradiction cette sorte d'instinct intérieur qui s'éveille au choc du hasard.

Dans la *Dame de la Mer*, ces fiançailles mystérieuses et emblématiques avec l'Eau sont un fait vague jusqu'au jour où l'occasion en surexcite la croyance à un point de despotisme et où, dans une

crise tragique, l'être conscient et volontaire réprime cet instinct involontaire qui avait pris une conscience adverse et une volonté antagoniste et le réduit à quelque songe vague à jamais et interne, dont ne bouillonne plus qu'à peine peut-être à la surface la ride indicatrice et inefficace. Les êtres que crée Ibsen ont quelque chose de sournois et de brusque ; ils sont fantasques et inégaux comme cette Hedda Gabler à la fois langoureuse et acariâtre ; ils sont en proie à soi-même du fait d'antériorités secrètes ou de dispositions inconnues. Mais nulle part cette sorte de dédoublement n'est plus visible que dans la *Dame de la Mer* où il est le sujet même du drame. Ailleurs Ibsen est plus simplement psychologue. S'il y a en lui un explorateur du Maelstrom, il y a aussi un moraliste effectif et un polémiste social en lutte contre ce qu'il appelle le « mensonge vital ». Il y étudie la mécanique de la vie organisée en famille et en Etat, et il devient alors une sorte de Dumas rogue et exaspéré et qui cherche des solutions naturelles et même illogiques où Dumas ne s'occuperaît que de trouver des échappatoires inattendus et paradoxaux.

La *Dame de la Mer* fut montée et jouée avec soin. M^{me} Camée a bien fait de ne pas jouer le rôle d'Ellida en Sirène, mais en bourgeoise souffrante et un peu maniaque. Je l'aime mieux pourtant quand elle déclame que quand elle parle. Sa voix a besoin pour qu'on en goûte le timbre sonore du rehaussement qu'y impose le vers. C'est une vocifératrice. M. Lugné Poë est un très bon acteur et s'est fort bien tiré d'un rôle difficile.

Il y a à féliciter le *Cercle des Escholiers* de sa tentative. En France où le théâtre est réservé d'avance aux *Jean Darlot*, aux *Prise de Pékin* et aux *Champignol*, il serait à désirer que des associations particulières d'amateurs suppléassent au manque de lieu où puissent être jouées des pièces qui effrayeraient les directeurs et qui, si elles ne sont pas faites pour avoir cent représentations, en méritent, au moins, une.

HENRI DE RÉGNIER.

NOTES SUR LA MUSIQUE

Un musicien d'esprit disait : on travaille, on compose, puis on prend une attitude inspirée ; et l'on met un titre.

Cette parole très simple explique toute la musique.

* *

Les philosophes construisirent le système de la *Raison impersonnelle* ; un soleil luisant pour tous. La musique peut s'intituler aussi l'art impersonnel. Elle atteint sa plus haute faculté d'expression, si elle ne cesse point de mériter ce qualificatif essentiel.

* *

Le musicien qui transpose son émotion subit l'influence de lois spéciales à son art. Il se délie de la vie réelle ; et, pour inférieur qu'il soit, il ne franchit pas moins le seuil de l'Universel.

* *

S'il s'impose un programme, il l'oublie nécessairement. Il n'y revient qu'ensuite, très sincère. Il en trouve les conditions plus ou moins exactement remplies ; et, alors seulement, selon sa théorie, il étiquette l'œuvre.

* *

Toutes choses connues, je le sais. Il me paraît curieux de les rappeler à l'heure où les musiciens semblent ne plus se souvenir de ces vérités pour en abandonner l'application aux poètes seuls.

* *

Presque tous les musiciens s'essayent exclusivement au théâtre et au poème symphonique. Le quatuor, la sonate et la symphonie pure sont délaissés. Cependant, en ces formes surtout, leur rêve pourrait se développer dans son ampleur entière, sans obstacles.

Après Beethoven, objectent-ils, on ne saurait s'y risquer sans

imprudence. N'exciteraient-ils pas au contraire l'intérêt du dilettante si leur talent se formait dans ce monde assoupli déjà par les prédecesseurs et qu'ils pourraient élargir encore ?

* * *

Tout d'abord, au Conservatoire, avant d'avoir mené leur rêve dans la musique pure, immédiatement après les leçons de fugue, ils utilisent leur savoir pour des essais dramatiques, la cantate ; et toujours dans un esprit spécial : le prix de Rome.

* * *

Quelques-uns, ceux pourvus de personnalité, se familiarisent avec des partitions telles que le *Faust* de Gounod, ou l'*Hamlet* d'Ambroise Thomas, ce normalien de la musique, dans un but d'assimilation forcée.

* * *

Après, le besoin de vivre ou de se produire. Les uns nous combinent de mélodies et de pièces pour piano. Les autres, plus oseurs, affrontent le théâtre et le poème symphonique.

Par suite, si vous allez vous asseoir, l'âme prédisposée au rêve sur les banquettes du concert, on vous impose de longs programmes à demi composés d'œuvres faites pour être entendues au théâtre. L'autre moitié du programme comprend des œuvres dans lesquelles l'auteur exprime les suites d'états d'âme de son héros, ou mieux encore ses pérégrinations mentales, ses émotions personnelles, particulières.

Or, vous importe-t-il de suivre, en ces péripéties, une fable de La Fontaine, de reconstituer une tragédie de Corneille ou de vous promener par monts et par vaux avec un poème symphonique pour guide, un poème rempli d'anecdotes personnelles et transmises à l'ordinaire par l'intermédiaire obligatoire du violoncelle.

A quoi bon, un orchestre, pour traduire ces choses ?

* * *

Un titre simple, évocateur, ne déplaît pas. Mais pourquoi enchaîner le rêve ?

* * *

Aux premiers accords donnez-vous tout entier, laissez-vous conduire. Mais qu'on évite de préciser et qu'on vous laisse le charme de l'inconnu, de l'Universel !

LES LIVRES

Typhonia, par Joséphin Peladan (E. Dentu, éditeur).

Peu, parmi les romanciers contemporains, parmi les jeunes j'entends, ont été aussi discutés que M. Peladan. L'écrivain de la *Décadence latine* a trouvé des admirateurs enthousiastes et des détracteurs passionnés. Quelques-uns l'ont hyperboliquement loué, d'autres l'ont outrageusement insulté. Il a connu des triomphes qui ont dû lui être doux, il a subi des avanies qui lui ont été indifférentes, je crois.

Quand un homme est l'objet de discussions aussi contradictoires et aussi vives, il mérite d'attirer l'attention. Aussi sied-il au critique scrupuleux de l'étudier et de chercher à démêler les causes des inimitiés et des amitiés qu'ont provoquées les œuvres et l'individu.

Dans le cas spécial de M. Joséphin Peladan, ceux qui décernent le blâme et l'éloge ont considéré plus souvent l'individu que le romancier. Ils ont ergoté sur l'attitude du mage, beaucoup plus que sur ses romans; ils nous ont parlé des costumes du Sar et peu du *Vice supérieur* ou de l'*Initiation sentimentale*. Il est vrai que ces sujets décoratifs sont généralement plus accessibles aux pieds plats qui remplissent communément les fonctions de juges. La plupart de ces honorables chevaliers, qui semblent écrire avec un plumeau ou une brosse, se préoccupent avant tout de plaire aux éditeurs dont ils sont parfois les premiers commis, et lorsqu'ils ont écrit l'article de commande bien tarifé et grassement payé, il ne leur reste que très peu d'heures pour lire les livres qui ne se recommandent que par eux-mêmes.

Il est certain que, pour de semblables gens, c'est une aubaine que de connaître sur l'artiste telle particularité, telle habitude, telle manie même. Il est bon d'avoir à décrire un pourpoint de velours, des bottes à entonnoir, un chapeau Louis XIII. Cela permet quelques images d'un ordre simple, quelques prosopopées faciles, et l'on peut ainsi mettre sa conscience en repos en parlant du roman,

qui est le prétexte, d'après l'annonce à insérer, ou bien en n'en parlant pas du tout.

J'avoue que j'aime assez cette prudence des critiques, ayant remarqué que, lorsqu'ils avaient le malheur de lire un livre, ils manifestaient une si totale et si déplorable incompréhension, qu'on les eût envoyés avec plaisir vaquer à leurs occupations habituelles. C'est ce que j'aurais désiré faire pour M. Philippe Gille qui, ayant d'aventure ouvert, et peut-être lu *Typhonia*, a pris immédiatement cette peinture de la province pour un tableau de Paris et a consigné cette découverte dans sa bibliographie figaresque. Mais je ne veux insister là-dessus, n'ayant pas l'intention de scruter l'âme de M. Philippe Gille, ni même de constater, ce qui serait banal, que sa critique le montre étranger à la littérature autant que ses vers le montreraient étranger à la poésie.

Il n'est guère possible, lorsqu'on parle d'un roman de M. Peladan, de négliger ses œuvres précédentes, puisque toutes, dans la pensée de l'auteur, font partie d'un ensemble : d'une *éthopée*. Cette éthopée se compose désormais de onze romans, elle doit en comprendre trois autres, mais dès maintenant on peut déterminer les caractéristiques générales de cet esprit curieux dont les tendances vont du lyrisme et de l'idéalisme le plus forcené, à la satire la plus contingente.

Que ce soit dans *Curieuse*, la *Gynandre* et le *Panthée*, que ce soit dans *A Cœur perdu* et la *Victoire du mari*, partout M. Peladan s'est montré à la fois mage et sociologue — je prends ce mot dans son sens strict. — Il a voulu étudier les manifestations passionnelles de ceux qui, vivant sous le joug de la société que nous a faite la révolution bourgeoise de 1789, en surent retirer des bénéfices ou en subirent l'oppression. Les *libres institutions* dont se réjouissent tous les agioteurs et tous les trafiquants du temps présent, n'ont pas trouvé dans M. Peladan un admirateur complaisant, ni même un indifférent doux et sceptique, mais au contraire un fustigateur d'une rare violence. Celui qui ferait remonter volontiers ses origines jusqu'aux vieux Chaldéens philosophes et occultistes, et qui, il y a quelque siècles, aurait vécu sans doute courbé sur le creuset de l'alchimiste en quête du grand œuvre, ignorant des turbulentes agitations de la foule, n'a pu échapper à la hantise de son temps.

Nous subissons trop et par trop de points la tyrannie des Etats qui nous gouvernent, des codes qui nous régissent, pour pouvoir négliger leur action. Le nombre des lois qui prétendent régler les moindres de nos actes, est trop considérable pour que nous puissions nous flatter d'échapper à leur action. Il nous est impossible de vivre en oubliant ces règles obligatoires, et, quelque isolé que

nous vivions, nous sentons toujours, à une minute de notre vie, qu'il est des entraves que nous ne pouvons éviter.

A cette obsession, tous les artistes, tous les individus ayant conscience de la hauteur et de la valeur de leur être, ont voulu se soustraire. Quelques-uns, non des moindres, se sont réfugiés dans leur rêve; d'autres, poussés par la violence de leur tempérament, ou destinés par leur caractère à sentir plus fortement la cruauté des chaînes, se sont révoltés; une troisième catégorie a su réunir les deux tendances et ne s'est haussée jusqu'aux visions, qu'en détruisant au préalable tout ce qui s'opposait au libre essor de leur moi. M. Joséphin Peladan appartient à cette dernière classe.

Certes, par ses convictions, par l'intransigeance de son catholicisme, par ses théories hiérarchiques ou synarchiques, M. Peladan n'appartient à aucune des sectes révolutionnaires qui s'agitent aujourd'hui; il n'en a pas moins fait une œuvre qu'aucun des partisans de ces sectes ne nierait, car, par tous ses côtés négatifs, cette œuvre concorde avec leurs âmes, soutient leurs idées.

M. Peladan a contre la bourgeoisie la même haine que les communistes; il a pour le militarisme, pour la justice, pour le patriottisme, pour le pouvoir démocratique, la même horreur que les anarchistes, et de ses romans on tirerait facilement une centaine de pages dépassant en violence bien des brochures de combat, qui contribuerait très activement à la propagande destructrice. On se souvient de la diatribe contre l'armée qui fut mise en appendice à une de ses œuvres. Il est vrai que, dans ce cas particulier, il écrivait un plaidoyer personnel, mais, d'autre part, il n'a jamais démenti ses opinions.

Ce qui rend plus saillante encore la terrible acrimonie de M. Joséphin Peladan, c'est que, fidèle à sa conception de l'art, dédaigneux des procédés du réalisme, des méthodes de l'observation étroite, il n'a jamais pris comme héros de ses romans que des personnages d'exception, dont la réaction contre le milieu qui les voulait déprimer est d'autant plus violente que leurs aspirations naturelles sont contraires. Que ce soit Merodak, Nebo, Adar ou Sin, aucun de ces êtres ne peut vivre dans les conditions spéciales que les nations imposent à leurs sujets. Ils sont tous des insurgés, et des insurgés que le romancier reconnaît comme seuls logiques, seuls intéressants seuls bons, parce qu'ils se dressent devant le nombre pour le nier et pour le combattre.

Le dernier roman de M. Peladan, *Typhonia*, ne dément point ceux qui précédent; il est inspiré par la même philosophie, par la même ardeur de destruction et de satire. *Typhonia*, c'est la province monotone et méchante, la province qui hait l'esprit, prône la bête, n'agit qu'en vue du mal et a l'horreur du juste et du

beau. C'est la province qui énerve les âmes, qui émascule les esprits, qui tue les individus ; c'est le bouge dont la vue salit, dont l'odeur empoisonne, dont le contact viole. Là, nul moyen d'échapper, et ceux que saisit le monstre, sentent lentement et sûrement leur essence se dissoudre. Un seul remède existe, fuir, et c'est le seul courage, car tout autre est inefficace.

Aussi, est-ce l'unique désir de Sin, l'éphète, et de Nannah, la vierge. Beaux tous deux, tous deux d'aspiration noble, ils sont en butte aux mépris, à la fureur du monstre qui les pousse à s'unir, pour se défendre et surtout pour résister.

Mais le poème d'amour n'est, dans *Typhonia*, que le prétexte permettant au romancier de contempler et d'insulter la province. Analyser les citoyens de la ville du crocodile, n'est-ce pas connaître le bourgeois qui maintenant gouverne et dans la cité que rien ne peut arracher aux soucis quotidiens et misérables, ne verra-t-on pas mieux s'étaler la corruption de la caste puissante, la sottise ou l'infamie des institutions ou des lois. Là, c'est le pouvoir, la fonction, le grade qui distinguent les individus. Aussi, là seulement apparaissent tels qu'ils sont, avec toute leur hideur, toute leur insolence, ces pouvoirs, ces fonctions et ces grades. En quelques brefs chapitres M. Peladan nous montre agissant l'Evêché, la Préfecture, la Mairie, le Palais de Justice, la Caserne, le Lycée, toutes les tentacules de la pieuvre, toutes les ventouses par lesquelles elle aspire la vie de ses captifs.

A ceux qui veulent se sauver de l'enlacement inévitable, il faut la haute croyance de l'Art ou la suprême illusion de l'Amour, mais l'haleine de *Typhonia* tuerait à la longue et l'Amour, et l'Art; et c'est pour cela que, par une nuit claire, Sin et Nannah, quittent *Typhonia* l'horrible pour éviter la Mort.

Mais qui montrera à Nannah et à Sin la route qu'il faut prendre pour trouver la vraie Vie.

Le Roi au masque d'Or, par Marcel Schwob (Ollendorf, éditeur).

M. Marcel Schwob, qui est un sophiste habile, réunit, par les liens conventionnels d'une préface, les nouvelles, que sa fantaisie se plut à éparpiller. Il place l'unité de ses œuvres en dehors de ses œuvres mêmes. C'est une faiblesse de son esprit, disert du reste, éveillé et intéressant. Il ne veut pas nous donner ses contes tels qu'ils sont en eux-mêmes, c'est-à-dire de fort jolies eaux-fortes, différentes d'aspect et de composition, formant des séries artificielles, et jointes par le bon plaisir de leur artisan plutôt que par une nécessité impérieuse. On dirait des pierres de couleurs et de natures diverses, réunies en un collier par un orfèvre fantasque.

Cela a peu d'importance, pourrait-on dire, et l'essentiel est que ces gemmes soient de belle eau. L'observation est juste en elle-même

et je ne reprocherai pas à M. Marcel Schwob de n'avoir pas fait un livre un, s'il ne semblait tenir à cela d'une façon toute spéciale, au point d'écrire une introduction adroite pour démontrer ce qui pourrait ne pas apparaître aux yeux du lecteur non prévenu. Sa préface est subtile. Il y fait parler un rhéteur, que nous pourrions appeler Anatole France, rompu à toutes les roueris du raisonnement, et lui fait dire : la diversité des héros de vos nouvelles n'est qu'apparente et dans le fond ils sont semblables, car quelle nuance entre « le char de guerre du roi Agamemnon et un fiacre de la Compagnie des petites voitures » ? Evidemment ces chariots servaient et servent tous deux, à véhiculer et transporter quelqu'un et quelque chose ; ils concourent à des fins semblables, et sont chargés de fonctions analogues. Mais qui ne voit, par quel périlleux artifice M. Schwob et son interlocuteur confondent l'identité de fonction avec l'identité de nature ? Si nous adoptions aveuglément leur raisonnement, nous en viendrions aussi bien à conclure qu'il n'y a aucune différence entre le même char d'Agamemnon et un stem-boat ou un ballon dirigeable.

M. Schwob va plus loin encore. « Tout ici-bas n'est que collection d'individus, cellules ou atomes », dit-il, et cela lui permet d'affirmer que toutes choses sont semblables. Il a raison, mais en un sens, car là il confond l'identité de matière avec l'identité de forme, et si nous acceptons ses affirmations nous déclarerions qu'il n'y a aucune différence entre la Vénus de Milo et la Diane de M. Falguière, puisque toutes deux sont en marbre.

Dans ce *Roi au Masque d'Or*, le Roi, Odjigh, Ophélion, Matteo, le seigneur de Beaufort, le bâtard d'Aurbandac, Jambe de Laine et Mahot sont de même espèce, et tous sont des hommes, mais c'est le seul point commun qu'ils aient entre eux ; pour la manière dont chacune de ces histoires sont dites il n'y a de ressemblance aucune, et cette allégorie du *Roi au Masque d'Or* n'a qu'un rapport lointain avec *Bargette* ou *52 et 53 Orfila*. Je ne vois pas les attaches qui pourraient réunir ces nouvelles. Le style en est différent, la composition aussi, et les personnages qui sont mis en scène ne sont unis par aucun sentiment commun. On a dit que les contes de M. Marcel Schwob étaient tous, ou à peu près tous, composés en vue de provoquer une terreur, et l'on a voulu voir là le lien de ces contes. Cette raison me semble médiocre, car j'ai connu des éphèbes qui éprouvaient de l'effroi à la lecture d'Anne Radcliffe, comme à celle d'Edgard Poë, et cependant ils n'auraient jamais songé à faire un volume harmonique, en réunissant sous une même couverture les *Mystères d'Udolphe* et la *Chute de la Maison Usher*.

Bien que j'en dise là, je ne regrette point que M. Schwob nous ait donné le recueil de ses nouvelles, et il m'en chaut peu qu'elles soient diverses, puisque quelques-unes sont faites pour plaire aux artistes, par la qualité de leur art, et par celle de leur composition.

Les *Embaumées*, les *Milésiennes*, les *Eunuques*, sont trois beaux contes, et M. Marcel Schwob a su évoquer avec un rare bonheur, la Hellas, et Rome, et les Lybiennes magiciennes. D'ailleurs, M. Schwob semble plus à l'aise dans le monde antique. Son érudition très sûre lui permet de nous restituer ces époques mortes sans qu'on sente en rien l'effort ; il s'est assimilé Lucien et Pétrone, Apulée et Plutarque, et l'on connaît qu'il ne les a pas seulement étudiés, mais bien qu'il a vécu en parfaite communion avec eux.

J'aime moins ses scènes du moyen-âge, les *Faux Visages* par exemple, et surtout ce *Sabbat de Mofflaines*, où l'on sent que M. Schwob n'a fait que décalquer quelque exorciste : un de Lancre, un del Rio ou un Springer. Mais *Blanche la Sanglante* m'a requis pour cette énigmatique figure de Blanche d'Overbreuc, féroce et mutine, sournoise et enfantinement criminelle, tuant un homme comme une petite fille d'aujourd'hui éventre sa poupée, pour voir si elle a du son ou pour se venger d'elle, on ne sait.

Parmi les histoires modernes, l'ironie triste de 52 et 53 *Orfila* et la mélancolie de *Bargette* sont attirantes, plus que l'odalisque du *Retour au Bercail*, dont j'ai entendu trop souvent la romance banale.

Quant à ce que j'appellerai la partie légendaire de ce livre, c'est la moins heureuse. La *Cité Dormante*, la *Flûte*, le *Roi au Masque d'Or*, sont non symboliques, mais plutôt allégoriques, et les allégories que développent ces légendes sont au fond assez médiocres, telles celles des bouffons tristes sous leur masque jovial et des prêtres qui sont gais sous leur masque lugubre. Ces masques ne sont point le symbole de l'apparence ; ils en sont plutôt l'allégorie plastique, j'entends par là l'allégorie que choisirait infailliblement le peintre ou le sculpteur. Cette question de l'allégorie et du symbole, vaudrait d'être étudiée de très près ; elle est délicate et de nature à susciter controverse. J'y reviendrai un jour ; au prochain livre de M. Schwob, s'il nous en donne un tôt, ce que j'espère, ayant pris assez de plaisir à celui-là pour ne point trop chicaner M. Schwob sur la façon dont quelques-uns de ses contes sont écrits, et sur la négligence que révèlent des phrases comme celle-ci : « Nul homme n'avait vu la face de ces rois et même les prêtres en ignoraient la raison. » Mais j'aime mieux relire les *Milésiennes* et les *Embaumées*.

* * *

L'Envol des Réves, par Arthur Dupont (P. Lacomblez, éditeur).

Dans cette série de poèmes d'une prosodie classique, M. Arthur Dupont paraît avoir subi des influences bien diverses, depuis celles de Verlaine et de Henri de Regnier, jusqu'à celle de Fernand Séverin. Ce sont de bonnes influences d'ailleurs et si M. Dupont est jeune, il faut plutôt le louer que le blâmer de cela.

D'ailleurs ce volume qui contient des sonnets dont le mauvais goût ne déplaît pas, renferme quelques bons poèmes, aux images curieuses et aux fantômes plaisants.

On serait en droit de reprocher à M. Dupont des néologismes dont le besoin ne se faisait nullement sentir, et des expressions de mauvais aloi. On pourrait lui demander pourquoi il écrivit ce vers :

Tu laisses tes cheveux défluer en détresse.

et ceux-ci :

Puis j'ai vu le ciboire incrusté de douleurs,
J'y ai plongé mes lèvres, j'en ai bu les pleurs,
Et j'ai communiqué l'image de mon rêve

Mais sans doute M. Dupont jette sa gourme et il nous donnera plus tard mieux que *l'Envol des Réves*.

BERNARD LAZARE.

REVUE DES REVUES

Dans le *Mercure de France* : Des Notes sur l'Amour de Alfred Valette; des vers de A. Ferdinand Héold; une très bonne étude de Henri Albert sur Friedricht Nietzsche.

Dans l'*Ermitage* : Des poèmes en prose de Henri Mazel et Joachim Gasquet; *Les Préraphaélites et M. Ruskin* de Alphonse Germain. M. Stuart Merrill devient secrétaire de l'*Ermitage*.

Dans la *Société Nouvelle* : *Les Convertis des Dunes* de Eugène Demolder; *Londres Misère* de Charles Malato. M. F. Borde continue son examen du *Capital* de Karl Marx et M. A. Fleming, ses études sur *Les Ouvriers anglais*.

Dans la *Jeune Belgique* : *Reveil*, un poème de Fernand Séverin.

La Jeune Belgique propose la création à Bruxelles d'un théâtre lyrique historique qui représenterait les œuvres de Monteverde, Scarlatti, Pergolèse, Cimarosa, Paisiello, Lulli, Rameau, Gossec, Grétry, Méhul, etc.

Dans la *Revue socialiste*, M. Rouanet prétend nous apporter la Vérité sur le Panama, entre tant de vérité qu'on nous dit, laquelle choisir? De M. Jean Volderf, une rapide revue du *Parti ouvrier belge*.

Dans la *Plume*: une *Posface à l'année 1892*, de Léon Deschamps, annonce que *La Plume* paraîtra à partir de janvier avec vingt pages de texte.

La *Plume* met en vente : *Paradoxe sur l'Amour*, par Adolphe Retté.

B. L.

MÉMENTO

Ont paru :

Chez Perrin et Cie : *Les Disciples d'Emmaüs*, par T. de Wyzewa; *Paroles à la Fiancée*, par Maurice Pujo.

Chez Léon Vanier : *Euryalthès*, par François Coulon.

Chez Simonis Empis : *L'Embarquement pour ailleurs*, par Gabriel Mourey; *Bains de sons*, par l'Ouvreuse du Cirque d'Eté; *Les Bals travestis et les Tableaux vivants sous le second Empire*, par Pierre de Lano.

Chez Ollendorff : *Un ami de la Reine*, par Paul Gaulot; *Les Gueux de Mer*, par Jurien de la Gravière.

A Bruxelles, à l'imprimerie veuve Monnom : *Les Amants de Taillemarts*, par Maurice Desombiaux.

Avec une aquarelle de Maurice Denis, M. Edouard Dujardin vient de faire paraître la *Réponse de la Bergère au Berger*. Cette plaquette luxueuse n'a été tirée qu'à 55 exemplaires. Nous y reviendrons au prochain numéro.

La Bibliothèque du journal *Sempre Avanti*, à Livourne, publie : *Primo Passo all' Anarchia*. Les souscriptions à cette brochure (0, 25 cent.) sont reçues au bureau du journal.

B. L.

Le Gérant : L. BERNARD.

LIBRAIRIE ERNEST KOLB

8, RUE SAINT-JOSEPH, PARIS

Dernières Nouveautés :

LES CŒURS UTILES

ROMAN

par PAUL ADAM

Sur le Retour

ROMAN

par PAUL MARGUERITTE

Sous presse :

LA CHEVAUCHÉE D'YELDIS ET AUTRES POÈMES

PAR

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

Un vol. VANIER, ÉDIT.

Vient de paraître :

LES DISCIPLES D'EMMAÜS OU LES ÉTAPES D'UNE CONVERSION

par THÉODORE DE WYZEWA

PERRIN, ÉDIT.

Pour paraître prochainement :

MŒURS DU TEMPS

Par PAUL ADAM

chez ERNEST KOLB, ÉDIT.